

— Mon bien-aimée Richard, me dit-elle il nous reste encore un enfant : sois tendre pour lui, veille sur lui ; sois en même temps pour lui un père et une mère. Peut-être seras-tu plus heureux que moi dans les soins que tu lui donneras. Tu es un homme, tu as une énergie que je n'ai pas. Tu as supporté toutes ces pertes que moi je n'ai pu supporter. C'est donc à ton courage d'homme que je lègue le soin de notre dernière et seule espérance. Puisses-tu être moins malheureux que moi ! Que Dieu bénisse mon mari et mon enfant !

Céline se trompait. Je ne versais point de larmes ; mais comment exprimer mes souffrances ? Je conservais une apparence de calme et d'énergie ; hélas ! il était impossible que ma femme souffrit tout ce que je souffrais ? Elle voyait le cours des événements, mais moi seul en avait la clef ! Pour elle il y avait là une suite inouïe de malheurs ; moi, j'y voyais la main de Dieu ! C'était justice que celui qui avait dépouillé le fils orphelin de son frère restât lui-même sans enfants, que celui qui avait volé l'héritage de son frère n'eût point d'héritiers de son propre sang ! Tous ces être innocents, ma femme et mes enfants, périssaient ; j'en étais la cause. Ils sont morts les uns après les autres, et je suis resté pour raconter cette lamentable histoire.

Quand toute ma famille, à part mon plus jeune fils, eut péri, et que je me sentais seul avec lui, je ne puis dire le désespoir qui m'accabla. Mon malheur, la malédiction qui était tombée sur moi, m'avaient parus intolérables : je m'étais marié ! J'avais cru qu'en m'environnant des objets les plus chers au cœur de l'homme, j'allégerais le poids de mes remords et je me rendrais la vie moins amère. Dieu ne l'avais point permis ! Ou s'arrêterait sa justice ? Quelle borne mettrait-il au châtiment ?

Le cœur brisé, j'avais déposé les restes de ma dernière fille près de la tombe de sa sœur, et de celle de son frère, et j'étais remonté de cette étroite prison des cercueils, dans les salons et sous les rampantes du château de mes ancêtres, pour que, deux mois après, le même royaume s'ouvrit encore une fois et reçut

le corps de leur mère ! Mon fils et son précepteur suivirent les funérailles ; le pauvre enfant se trouva mal sur les marches du caveau.

Je restai seul dans ma chambre, livré à toute l'amertume de ma douleur. Je souhaitai un instant de mourir. Mais j'avais encore un devoir à remplir, un devoir que Céline m'avait légué sur son lit de mort, et je résolus de vivre pour m'en acquitter.

XVII.

C'était un soir d'automne, quelques semaines après la mort de celle qui avait été, pendant quinze ans, la joie de mon foyer et ma consolation dans mes peines. La journée avait été lourde, orageuse, et quelques gouttes de pluie étaient tombées vers le soir. Je me livrais à la mélancolie profonde de mes souvenirs ; je songeais à Céline, au fils qui me restait encore, j'avais causé avec cet enfant, nous avions parlé de sa mère ; je voulais me flatter qu'il vivrait, et que je serais plus heureux qu'elle dans les soins que je lui prodiguerais ; je l'avais embrassé et je l'avais envoyé de bonne heure prendre le repos de la nuit, quand mon domestique vint m'annoncer qu'un étranger demandait à me parler.

— Il m'a chargé de dire, ajouta-t-il, qu'il arrivait de Florence, et que Votre Seigneurie savait de quoi il s'agissait.

Il est inutile de dire que ce visiteur mystérieux était Clouderley. Au bout de quelques minutes, j'ordonnai qu'on l'introduisit dans mon cabinet.

Clouderley, depuis qu'il était sur le continent, avait pris des mesures pour être informé de ce qui se passait dans l'intérieur de ma famille. Un ancien camarade d'école, avec lequel il avait renoué connaissance, et qui habitait à peu de distance de mon château, se trouvant avec lui en correspondance réglée, lui donnait en échange des nouvelles d'Italie, d'Allemagne qui intéressaient sa curiosité, ce qu'on pourrait appeler les nouvelles de la localité. Clouderley connaissait donc les tristes vicissitudes de ma vie.